

## Études littéraires africaines

HARROW Kenneth W., *Less Than One and Double. A Feminist Reading of African Women's Writing*, Portsmouth NH, Studies in African Literature, 2002, 350 p.



Jean Sévry

---

Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041804ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041804ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (2002). Compte rendu de [HARROW Kenneth W., *Less Than One and Double. A Feminist Reading of African Women's Writing*, Portsmouth NH, Studies in African Literature, 2002, 350 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 48-50. <https://doi.org/10.7202/1041804ar>

■ HARROW KENNETH W., *LESS THAN ONE AND DOUBLE. A FEMINIST READING OF AFRICAN WOMEN'S WRITING*, PORTSMOUTH NH, STUDIES IN AFRICAN LITERATURE, 2002, 350 p.

Kenneth Harrow n'en est plus, il s'en faut, à sa première étude critique. En 1991, il avait dirigé la publication de *Faces of Islam in African Literature*, et dans la même collection, chez Heinemann, il a publié en 1994 une remarquable étude, *Thresholds of Change in African Literature : the Emergence of a Tradition*. Ainsi le concept de seuil fait-il partie de son univers intérieur. Dans ce dernier ouvrage, il entend appliquer l'outil psychanalytique à des écritures féminines. L'entreprise est dangereuse, elle a trop souvent débouché sur des débordements. En effet, si l'on cherche à prouver la justesse des thèses de cette discipline ardue par des illustrations littéraires, c'est une perte de temps car c'est malgré tout sur le champ de la thérapie, de la cure, qu'elle entend situer ses preuves et sa vérité. Par ailleurs, vouloir "psychoanalyser" un texte en identifiant la relation analysant/analyste à celle du critique dans sa relation au texte de l'auteur, ne peut déboucher (ce qui a été trop souvent fait à l'université) que sur un contresens, le monstre Moby Dick et son créateur n'ayant jamais demandé à s'allonger sur un divan. Harrow ne tombe dans aucun de ces travers.

Est-ce à dire qu'il veut nous présenter ce que la littérature psychanalytique et féministe aurait à dire sur ce thème ? Je ne le pense pas, car comme il s'en explique vers la fin de son étude : "Which returns us to the subject of this study : texts produced in English and French ; texts susceptible to psychonanalytical readings that seek, finally, not to explicate their meanings, but to suggest possible avenues of approach of common concern to those for whom feminist thought is indispensable" (p. 332). Ainsi, c'est cet autre regard, celui des femmes, une autre façon de lire la vie qui l'intéresse. Pourtant, il a bien conscience du danger qu'il pourrait y avoir à vouloir appliquer à tout prix un appareil critique qui est le pur produit de la culture occidentale, et c'est ainsi qu'il exprime son désaccord avec Ibrahim Sow, qui rejetait l'hypothèse que l'on puisse utiliser un tel outil, au nom d'une spécificité africaine. Et même s'il passe sous silence la querelle féconde qui avait opposé Frantz Fanon à Octave Mannoni, il entend bien ne pas déconnecter ce type d'approche par rapport à d'autres, qu'elles soient d'ordre culturel (par un recours à Homi Bhabha, *The Location of Culture*, 1994) ou d'ordre historique (par un rappel des recherches de C. Coquery Vidrovitch). Citons le encore : "This is not cultural, historical or sociological critique. Not that those approaches are unworthy or secondary. That work will always be done. Furthermore, this study has not been undertaken with the notion of divorcing my critical approach from the concrete context within which the works were produced : the symbolic order is nothing if not a cultural and social order, shaped by an evolving set of historical forces" (p. 332).

Or, dans le cas de l'Afrique, l'approche de ces phénomènes est d'une

complexité extrême, puisqu'on y retrouve pêle-mêle les notions de masculin/féminin, blanc/noir, colonial et post-colonial (p. 202). En dépit de cet imbroglio, il entend bien ne pas se défaire d'une rigueur indispensable, car : "As with Lacan, and with Kristeva, Irigaray, and other psychoanalytical feminists, powerful tools of theoretical analysis can be turned to "other" writings across and through the mirror, often turning back against the theorists when seen in the "other" light, but also permitting the insights gleaned within the frame of western institutions to illuminate African texts" (p. 309).

C'est donc de Homi Bhabha que Harrow tire le titre de son ouvrage (p. 201) : "From mask to mime to double, one is led to ask, where is the threshold for the feminine, and especially for the colonized feminine self, leading us directly to Bhabha's formulaic "less than one and double", which applies specifically to the colonial situation where the colonizer views the colonized under two optics : as subhuman (less than one), and as naturally good or to be civilized (double)".

Pour parvenir à ses fins, Harrow s'entoure de tout un appareil critique qu'il tente d'appliquer à un corpus de textes ; le choix est fait de telle façon que, bien entendu, le système fonctionne. Il s'attarde longuement, au chapitre III, sur Julia Kristeva et son *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, paru au Seuil en 1980 (ainsi à propos de "sémiotique de l'abomination biblique"). Mais on sent bien, à travers les quelques désaccords qu'il manifeste, qu'il entend par la même occasion se mettre au clair sur sa propre judéité (sinon judaïsme), à propos du Lévitique et de ses oppositions binaires sur Pur/Impur, qui seront projetées sur la femme, à moins que ce ne soit sur le Noir. Pourquoi, en ce cas, ne pas avoir recours à l'étude de Marthe Robert, *D'Édipe à Moïse, Freud et la conscience juive* ?

Tout au long de cet ouvrage, Harrow utilise une sorte de "midrash" (ce qu'il cite p. 218), en pratiquant avec une patience infinie une exégèse quasi rabbinique qui permet d'aller au-delà du sens littéral ou historique (c'est-à-dire momentané) du texte, afin de pouvoir le saisir dans une signification autre, celle qui se situe au niveau d'un ordre symbolique. Je retiendrai, pour ma part, d'excellentes pages sur les sens cachés du plagiat littéraire chez Calixthe Beyala (rapprochement entre le *Burt* de Howard Buten, traduit en français en 1981, et *Le Petit Prince de Belleville*, 1992, pp. 105-117) qu'il reprend plus loin, au chapitre V, cette fois-ci pour confronter le *Nervous Conditions* de Tsitsi Dangarembga (1988) à *Assèze l'Africaine* de Belaya (1994). Il voit en ce vol tout autre chose qu'un simple plagiat, un effet de miroir, et comme un désir de rompre un ordre établi de propriété littéraire (p. 103). Le lecteur ne cesse de passer d'études théoriques à des cas d'application concrets, les unes permettant de mieux éclairer les autres. Ce qui est en procès, c'est la notion de phallus, entre celui qui l'a, et celle qui veut l'être. Or, comme Lacan l'avait bien perçu, ce n'est pas de "la" femme qu'il s'agit, mais des femmes, ce qui est bien différent. Car si l'inconscient est structuré comme un langa-

ge, encore faut-il en décrypter la syntaxe, ce que Harrow tente de faire, à propos de romancières africaines lues au travers du prisme d'une littérature féministe.

Tout le livre repose alors sur une distinction qui semble opérante, entre "a first wave feminism", centré sur le village, et qui dénonce le discours phallogocentrique tout en appelant à l'aide, et un "second wave feminism", centré sur la ville (ainsi l'œuvre de Véronique Tadjo) qui entend remonter plus loin, jusqu'aux sources sémiotiques du discours masculin, introjecté et intériorisé par la femme. Dans ces conditions, une "parole" de femme - je songe ici aux recherches de Denis Vasse - a beaucoup de mal à se dégager en tant que telle. Car le masculin se cantonne dans un discours, même si la situation coloniale remet profondément en cause sa figure d'autorité, à moins qu'elle ne parvienne à la consolider. Mais en tout état de cause, comme l'a dit Lacan dans un de ses séminaires que Harrow ne cite jamais : "Là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien" (*Le Séminaire*. Livre XX : *Encore*. Texte établi par J.A. Miller. Paris, Le Seuil, 1975, p. 95). Il y a également d'excellentes pages, à propos de *Nervous Conditions*, sur tout ce qui peut se dérouler en termes de glissements de l'image du père, en termes de doubles et dédoublements ou d'homosexualité latente à propos des personnages de Tembu et de Nyasha. Dans le chapitre VI, Harrow, qui est fin cinéphile, tente d'appliquer son outil d'analyse au cinéma, avec des films comme le *Mossane* de Safi Faye (1996) et le *Quartier Mozart* de J.P. Bekolo (1992).

Tout au long de son livre, il ne cesse, avec la plus grande honnêteté, de traduire les textes rédigés en français, quitte à reprendre des traductions existantes, sans doute parce qu'il ne leur fait pas assez confiance. Les discussions se poursuivent dans des notes abondantes placées à la fin de chacun des sept chapitres, avec, entre autres, des échanges intéressants entre l'auteur et Dangarembga (pp. 243-244).

On peut regretter l'absence de quelques auteurs notoires, ainsi Bessie Head, mais il est vrai que Harrow avait déjà abordé son œuvre dans *Thresholds of Change in African Literature*. Son appareil analytique aurait sans doute gagné à intégrer les recherches de S. Ferenczi et de quelques autres, ainsi lorsqu'il traite du concept de la nostalgie, ou encore, pour l'objet littéraire, le travail de Freud à propos de la "Graviva" de Jensen. Mais par-dessus tout, Harrow privilégie Lacan au travers de l'étude qu'en a proposée Borch-Jacobsen en 1991, ouvrage qu'il ne cesse de citer. Une démonstration, pour être probante, implique sans doute des choix, et donc, des sacrifices.

Ce livre est solidement charpenté et minutieusement organisé, il n'est pas d'une lecture facile mais à n'en pas douter, il pourra donner aux chercheurs de nouvelles ambitions épistémologiques : les littératures africaines ne pourront pas s'en plaindre.